

Lurelu

The logo for Lurelu, featuring the word "lurelu" in a white, lowercase, sans-serif font inside a red square. The letter "u" is stylized with a circular element around it.

Erratum

Volume 37, numéro 1, printemps-été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71534ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(2014). Erratum. *Lurelu*, 37(1), 9–9.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for Érudit, featuring the word "Érudit" in a red, lowercase, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



(photo : Yanick Corriveau)

David Paquet : écrire pour raconter des histoires

Raymond Bertin

L'auteur David Paquet a eu un parcours atypique. Pour qui a vu ou lu sa première pièce, *Porc-épic*, une vraie révélation (couronnée en 2010 par le Prix du Gouverneur général et par le prix Michel-Tremblay), ou ses pièces destinées aux adolescents, *2 h 14* et *Appels entrants illimités* (la première ayant reçu le Prix de la critique en 2013), ces œuvres détonnent par leur totale nouveauté. L'éclatement de la structure et l'outrance des personnages, les dialogues déjantés, drôles et grinçants, l'humour qui cache une grande fragilité et la quête de sens sont les marques d'un talent singulier. David Paquet parle de son cheminement et de son choix du théâtre pour les adolescents.

Originaire de L'Ange-Gardien, le grand jeune homme aux yeux bleus avoue que, sans venir d'un milieu artistique, il a «voulu faire du théâtre avant même d'en avoir vu!» Ayant, comme tous les enfants, un faible pour le «faire semblant», il suivit des cours de théâtre dès qu'il put, à l'école secondaire, et se souvient s'être inscrit, en parallèle, dans une troupe de Granby, dès la première année du secondaire. Il fit donc du théâtre durant quelques années avant d'assister, à dix-sept ou dix-huit ans, à la première pièce à laquelle il ne participait pas. «J'ai été exposé tard au théâtre mais, enfant, j'étais quand même exposé à la fiction, d'abord dans ma tête, puis par la télévision. Ce sont les histoires qui m'intéressent. En ce moment, même si le centre de ma démarche demeure en théâtre, je fais un peu de conte, de poésie, et certaines avenues s'ouvrent possiblement en roman et en télé. J'ai envie de toutes ces formes, de ces diverses façons de raconter des histoires, et de toucher des auditeurs ou des spectateurs différents. Peu de gens vont au théâtre, quand même», laisse-t-il tomber.

Quitter l'école pour y retourner

Après ces années, où il pratiqua le jeu et non l'écriture, David Paquet a fait un DEC en exploration théâtrale au cégep de Saint-Hyacinthe mais, dit-il, «à la fin de ce programme,

il m'était clair que... rien n'était clair! Le jeu ne répondait pas à mes aspirations les plus sincères. J'étais à un âge de grand romantisme, mon enthousiasme n'était pas dans la parole des autres. Je sentais un appel grandissant, me disant : je peux moi-même prendre la parole. Je n'avais pas du tout envie, en tant qu'acteur, de faire du théâtre de répertoire, de jouer Molière ou d'autres classiques!»

Après un an d'errance à Montréal, l'indécis retourne aux études, en cinéma cette fois. Mais, porté par un désir de concret et par son romantisme, il abandonne tous ses cours théoriques pour ne garder que ceux où il peut faire de la création littéraire : scénarisation, prose, poésie. Il étudie ensuite un an en sexologie, un programme multidisciplinaire qui l'initie à la biologie, à la sociologie, à la psychologie : «Je vois un filon cohérent dans tous ces choix, ce sont autant d'angles différents pour regarder l'expérience d'être humain. Interroger la sexualité humaine, c'est questionner la libido, donc nos impulsions premières, autant sexuelles qu'existentielles. Je suis un amoureux des sciences humaines, je lis beaucoup plus d'essais en psychologie, en psycho pop même, que de grande littérature, alors ça répondait à mes besoins. Mais après un an, je n'étais toujours pas branché et d'étudier, ça coute cher, alors j'ai lâché l'école», lance-t-il.

Enfin, l'École nationale de théâtre

Deux années s'écouleront avant que le futur auteur ne retourne sur les bancs d'école, cette fois dans une institution qui lui convient davantage. Un rêve quasi inaccessible. Une expérience de terrain lui sera sans doute, alors, salutaire : «Pendant un an, j'ai fait de l'intervention en loisirs auprès de jeunes de 6 à 12 ans, dans des écoles défavorisées du Centre-Sud. C'est un des emplois que j'ai préférés dans toute ma vie! Puis, l'année suivante, j'ai fait la même chose auprès de personnes âgées dans les CHSLD du quartier Mercier, près du métro Radisson, où il y a la plus forte concentration de personnes âgées



Appels entrants illimités.

(photo : Spinprod.com)

de toute l'île de Montréal, je crois. Cela a été très intéressant, pendant un an, de passer autant de temps avec les très jeunes, et l'année d'après, de côtoyer des personnes non seulement très âgées mais en perte d'autonomie.»

L'École nationale de théâtre du Canada, où il entre à vingt-cinq ans, peut avoir des allures de forteresse à prendre pour un jeune qui rêve d'y étudier. «Dès mon arrivée à Montréal, j'avais ce but derrière la tête, mais quelqu'un m'avait dit : "Tu sais, ils ne prennent que deux étudiants par année en écriture dramatique, et si tu veux y entrer, tu es mieux de commencer à lire!" J'avais pris ça pour du *cash*, et m'étais dit que je n'étais pas assez cultivé pour être admis dans cette école. Mais un jour, j'ai pensé : ils en prennent deux, mais ces deux personnes-là existent quelque part; pourquoi ce ne serait pas moi? Alors, j'ai soumis une pièce», se remémore-t-il avec fierté. Le processus d'entrée à la section d'écriture de l'École consiste à convoquer six candidats, sélectionnés parmi tous ceux ayant présenté des textes, à un stage, à la suite duquel deux seuls seront choisis.

On dit souvent que l'écriture, ça ne s'enseigne pas. Qu'a donc appris l'auteur à l'École nationale? «J'ai beaucoup appris en faisant, dit-il; même entre nous, on parlait de ce paradoxe : c'est une école, mais l'écriture s'enseigne-t-elle? Du fait de se faire provoquer de façon continue, de toujours être en train d'écrire, sur différents projets à la fois, oui je peux dire : le faire, c'est l'apprendre. Et puis, il y a un corpus de cours de culture générale, d'histoire du théâtre, on

Erratum

Dans le dossier d'Andrée Poulin sur la lecture chez les jeunes (*Lurelu*, vol. 36, n° 3, hiver 2014), le premier intervenant, M. Thierry Karsenti, a été erronément associé à l'UQAM. Il enseigne plutôt à la Faculté des sciences de l'éducation, à l'Université de Montréal.